

Dimanche 19 février. — Festival Wagner, sous la direction de M. Szenkar; et *la Walkyrie* et *le Crépuscule des Dieux*, notamment avec la Chevauchée, le Voyage sur le Rhin et la Marche funèbre, en marquèrent les plus beaux instants. Je ferais quelques réserves, en revanche, sur l'interprétation donnée au Prélude de *Lohengrin* et aux pages liminaires et finales de *Tristan et Yseult*; mais il faudrait, pour cela, controverse esthétique trop longue. Quant à M. Jacques Bastard, qui s'excusa d'une passagère fatigue vocale, il chanta avec talent les adieux de Wotan.

Claude ALTOMONT.

Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 19 février. — M. Darius Milhaud vint diriger deux œuvres vocales chantées par le duo Clovis-Steele : une mélodie sur un poème de Ronsard, d'une simplicité savoureuse, soutenue par un rythme d'accompagnement évoquant de près *Idylle* de Chabrier, et une suite de quatre pièces intitulée *Éléments* : la première est d'une nudité de style toute primitive, dans sa pureté tranquille soufflée par un créateur bonhomme et indulgent; la seconde exhale une allégresse joyeuse et comme méditerranéenne, qu'animent de piquants glissements de cordes et des sonorités de tambour de basque; le mélancolique apaisement de la troisième offre d'intéressantes hardiesses harmoniques; la quatrième, agitée, où passent des appels fiévreux, est d'une séduction trop brève.

Il y a évidemment moins d'originalité dans les *Duos de Shakespeare* mis en musique par M. Mario Castelnuovo-Tedesco : le compositeur italien a fait là œuvre habile, mais conventionnelle. M. et M^{me} Clovis-Steele chantèrent avec distinction. L'organe de M^{me} Clovis-Steele est d'une limpide pureté et d'une grande et facile étendue, quoique un peu froid; celui de M. Clovis-Steele est plus sourd et manque d'abandon. M^{me} Madeleine Grey, assurément, est d'une autre classe : son interprétation de *Six Chants d'Auvergne* de M. Canteloube fut admirable de justesse expressive et de pittoresque à la fois. Tant d'aisance et tant de vie, une vie et une aisance cependant maîtrisées dans les limites d'un goût vraiment exquis, c'est là du grand art. Vigoureuses, exceptionnellement ardentes exécutions sous la baguette de M. Louis Fourestier, de la *Pathétique* de Tchaïkowsky et de *la Mer* de Debussy.

Michel-Léon HIRSCH.



CONCERTS DIVERS

Société Nationale (17 février). — La Société Nationale n'a pas coutume de procurer à ses auditeurs des sensations explosives et de les ébahir d'abstractions à outrance. Le magnifique ensemble Kolisch, de part et d'autre du *Quatuor* de Debussy, donnait le *Quatrième Quatuor* d'Arnold Schönberg et la *Suite Lyrique* d'Alban Berg.

M. André Cœuroy a conté jadis la tempête que soulevèrent en 1923 chez Padeloup les *Cinq Pièces* pour orchestre du prêtre de l'atonalité, et comme tel de nos grands musiciens d'aujourd'hui y perdit son lorgnon, mais y gagna une extinction de voix. Le *Quatrième Quatuor*, dont c'était la première audition à Paris, fut applaudi avec conscience, par certaines travées avec enthousiasme. Ainsi va la mode, mais aussi le goût : nous sommes ici en présence d'une vaste pièce d'une atonalité, si nous osons dire, épurée, où l'auteur ne se préoccupe que de construire et d'organiser sa matière; rien que d'austère dans ces jeux de l'esprit solitaire, que n'égaye ni mélodie, ni rythme constant, hors quelques frottis de cordes relevant de la densité même du contrepoint, et que l'auteur n'a peut-être point voulu humoristiques. Seul le Largo, comme s'il s'agissait d'une gageure, déploie un ample thème franchement tonal et d'un wagnérisme un peu appliqué, souvenir des enthousiasmes d'antan.

Nous avons déjà rendu compte ici de la *Suite Lyrique* d'Alban Berg, disciple de Schönberg comme chacun sait, mais dont la vitalité anime et rend presque houleuses les savantes combinaisons et fait paraître presque brèves les longues pièces passionnées. Le Quatuor Kolisch mérita les acclamations qu'il reçût tant il exalta les pièces de concert avec intelligence, précision et subtile émotion quand il le fallut. Debussy en fut magnifié, son *Quatuor* fit jaillir des larmes.

Michel-Léon HIRSCH.

Concert Bernac-Poulenc (16 février). — L'exquise soirée que nous offrirent Pierre Bernac et Francis Poulenc! Soirée d'une musicalité raffinée, dont le caractère intime était extrêmement séduisant.

On sait que le talentueux baryton s'affirme de plus en plus comme l'un des meilleurs interprètes du « lied ». Une voix, assez menue mais d'une jolie qualité, une diction claire, une musicalité fine et profonde et surtout une souple compréhension des textes les plus divers permettent à ce bel artiste d'aborder avec un égal bonheur Haydn et Fauré, Schumann et Francis Poulenc.

Ce dernier, au clavier, se montra pour le chanteur, tout au long de cette séance, le plus subtil des collaborateurs. Merveilleux pianiste et merveilleux musicien qui nous enchantait avec six de ses mélodies données en première audition. Trois, écrites sur d'admirables poèmes d'Apollinaire, avec un sens aigu de la pensée du poète, dans une langue musicale tour à tour ironique et tendre enrichie par cette virtuosité d'écriture que l'on admire toujours chez l'auteur des *Chansons Gaillardes*. Nous avons goûté tout particulièrement *La Grenouillère*, donnée en *bis*, un chef-d'œuvre de naïve grâce et de mélancolie légère. *Le Portrait* (texte de Colette) *Miroirs brûlants* (P. Eluard) valurent aussi au compositeur un vibrant succès.

Nous eûmes encore la satisfaction — trop rare — d'entendre quelques pages d'André Caplet, beau musicien injustement oublié. Gabriel Fauré clôturait la séance et ce furent peut-être là les minutes les plus émouvantes, tant il nous fut restitué en ses intimes accents, avec une pureté et une sensibilité incomparables.

Denyse BERTRAND.

Concert des Éditions de l'Oiseau-lyre (18 février). — On sait tout ce que la musique doit déjà à la maison de la rue de Grenelle dont sont sortis les douze volumes des œuvres de François Couperin, les quatre volumes des Polyphonies du XIII^e siècle, ceux des Motets d'Attaingnant, l'Ars Nova, les musiciens de la Cour de Bourgogne, etc.

Le concert avait de quoi satisfaire les plus délicats, les soucieux de rare, les curieux de musiques ou perdues ou injustement négligées. Qu'on en juge. D'abord, pour le XIV^e et le XV^e siècles : *Double Hoquet* à trois voix de Machaut (trompette, trompette basse, trombone, respectivement MM. Adriano, Lafosse et Tudesq), *Double Ballade* à quatre voix, du même, dont MM. Georges d'Arcy et Raymond Bonté, accompagnés par les cuivres, assurent la difficile interprétation; *Ballade* de Nicole Grenon, chanoine de Cambrai, chantée par Lise Daniels, accompagnée par les altos, tout cela sous la direction de Guillaume de Van, érudit polyphoniste. Puis, nous enjambons un siècle et passons chez le Grand Roi, avec le *Quatrième Concert* de François Couperin, comprenant, dans un enchaînement splendide, Allemande, Courantes, Sarabande, Rigaudon, Forlane. On applaudit le violon d'H. Merckel, le violoncelle de Frécheville, la flûte de Cortet, le hautbois de Morel, le basson, en route vers la grande notoriété, d'Ouradous, le clavecin de Gerlin et la dextre, combien adroite et sagace, de Gustave Cloez. On fait fête aux *Musettes* de Choisi et de Taverny (encore François Couperin), d'une extraordinaire verdure, pour deux hautbois (MM. Morel et Gromer); à une suite tirée du ballet de